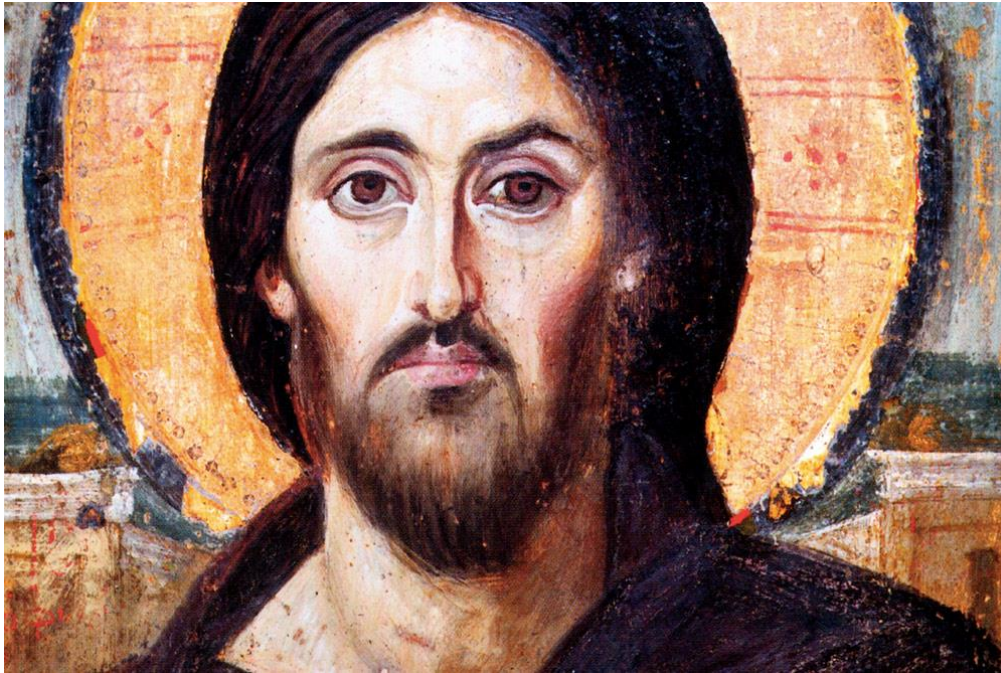


Pourquoi aimer le prochain que je combats ?

(Luc 6, 27-36)



Réforme - Publié le 16 février 2022

Par Robert Philipoussi, pasteur de l'EPUdF, présente le texte du dimanche 20 février pour Réforme.

27 Mais je vous dis, à vous qui écoutez : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous détestent, 28 bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous injurient. 29 Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui aussi l'autre. Si quelqu'un te prend ton vêtement, ne l'empêche pas de prendre aussi ta tunique. (...) 33 Si vous faites du bien à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs eux-mêmes en font autant. (...) 36 Soyez magnanimes, comme votre Père est magnanime. Nouvelle Bible Segond

Méditation

Avant d'imaginer comprendre ce que peut bien vouloir dire Luc en relatant ces paroles de Jésus, il serait profitable de commencer par faire un tour du paysage, et s'apercevoir que les termes principaux de ce passage sont instables. À commencer par le verbe aimer (*agapaó* en grec), dont on sait qu'il ne désigne pas précisément l'amicalité (*philéô*), ou l'attirance (*erōéō*), mais dont on ne sait pas exactement ce qu'il désigne. Contrairement à ce qui est propagé un peu partout, *agapaó* n'est pas réservé à l'amour inconditionnel, ou exclusivement à l'amour divin (par exemple, dans Luc 11, 43, les pharisiens « *aiment avoir les premières places* », ce qui n'a rien à voir). En grec classique, il désigne le fait de « souhaiter la bienvenue ». Il s'agit donc du verbe le plus générique pour parler d'amour, finalement comme le verbe aimer en français. Au lecteur donc de choisir quel mode d'amour il irait appliquer à cette injonction d'aimer son ennemi. Oui, il s'agit bien d'une injonction, et non pas d'une sorte de commandement prophétique comme dans l'expression « *tu aimeras* ».

La définition de l'ennemi est, elle aussi, assez instable. Non pas cette fois dans le terme grec lui-même, mais dans l'accoutumance que nous avons tous à laisser cette notion flotter. S'agit-il de quelqu'un que l'on déteste (que nous trouvons odieux, si on se réfère à l'étymologie latine de ce terme) ? S'agit-il d'une détestation réciproque ? La perception qu'un ennemi nous déteste n'est-elle pas accentuée par le fait que nous le détestons ? Le détestons-nous parce que nous croyons qu'il nous déteste ? Le mystère de l'hostilité est aussi profond et interactif que celui de l'amour. En tous les cas, il s'agit bien ici d'un adversaire, concurrent dans l'exploitation d'un même territoire (géographique, mental, sociétal, électoral...). Il est pertinent de noter que cet ennemi n'est pas forcément un lointain. Il peut être aussi un prochain, un voisin, derrière son mur ou sa frontière. Ce qui permettrait d'affirmer que l'amour des ennemis n'est qu'une déclinaison possible de l'amour du prochain.

« À celui qui te fait du tort, fais du bien en échange »

Dans ces paroles rapportées de Jésus, on aperçoit un changement par rapport aux mentalités de l'époque mais aussi contemporaines, où le binarisme de l'adversité et de l'hostilité est la structure dominante des « débats » publics. Il ne faudrait cependant pas oublier que des proverbes perses, plus de 1000 ans avant notre ère, disaient des choses comme : « À celui qui te fait du tort, fais du bien en échange », ou que, dans une moindre mesure, certains proverbes bibliques préparaient le terrain : « Ne te réjouis pas de la chute de ton ennemi » (Pr 24, 17).

On l'a souvent souligné, ces paroles de Jésus, plutôt que morales, sacrificielles, voire masochistes (présenter l'autre joue), seraient avant tout tactiques. Face à l'ennemi persécuteur, l'affichage de l'amour peut en effet contribuer à briser la boucle d'une hostilité qui se nourrit, et trouve des prétextes dans la réciprocité. Que peut faire votre ennemi quand il ne ressent plus d'hostilité ou quand il ne peut plus en revendiquer le prétexte ? Mais cette tactique, base de la non-violence, n'a des chances de fonctionner que si d'une part elle est massive et que si d'autre part elle s'inscrit dans l'objectif de faire plier un adversaire qui n'a jamais cessé de l'être. Il s'agit ici d'un leurre tactique d'un groupe uni et d'une façon de continuer le combat, mais avec d'autres règles que celles que prétend imposer votre adversaire. C'est en partie avec cette tactique que le christianisme a pu subvertir l'Empire romain.

Miséricordieux ou magnanime ?

Il faut s'attarder un peu sur le mot final (oiktirmón, en grec), traduit habituellement par « miséricordieux », ou par « magnanime » selon la NBS. Il signifierait « qui fait preuve de compassion, de pitié ». Luc choisit ce mot plutôt que celui utilisé par Matthieu dans le passage parallèle : « Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (Matthieu 5, 48).

Contrairement à la perfection, la pitié reste accessible à un humain. Et elle est beaucoup plus intéressante psychologiquement mais aussi tactiquement. Il ne faut donc pas passer trop vite sur cette affirmation finale de Jésus. Car ici, il s'agit bien d'avoir « pitié » de son ennemi, c'est-à-dire, en bon français (un peu ancien, certes) de le trouver « lamentable ». En cela, la traduction par « magnanime » révèle encore mieux que nous devrions nous sentir plus grand que notre ennemi. Quelle meilleure attitude pourrions-nous trouver pour continuer le combat et avoir des chances de l'emporter ? On est donc bien loin de l'habituelle perception sacrificielle de ce passage.